

CHAPITRE XVI

UNE ÉLECTION PRÉSIDENTIELLE

Où l'on voit que dans une démocratie l'enseigne ne correspond pas toujours au dedans. — Le *boss*. — Grands *boss* et petits *boss*. — Petit cours d'alchimie électorale à l'usage de ceux qui veulent capter les bonnes grâces du suffrage universel.

Les peuples sont un peu comme les maisons : ils ont une façade et un dedans, et la façade ne correspond pas toujours au dedans.

Si l'on examine la pancarte affichée à la porte de la République des États-Unis — et surtout si l'on prie un Américain de vous la lire — on est ébloui par la somme de liberté qu'elle contient. Un congrès faisant seul les

lois et votant les impôts; les trois quarts des membres de ce congrès élus au suffrage universel direct et se renouvelant tous les deux ans; un président élu au suffrage universel à deux degrés et nommé pour quatre ans seulement; l'État n'intervenant ni dans les questions d'instruction publique, ni dans les questions de culte, ni dans les questions de travaux publics, et laissant ce soin aux simples citoyens ou aux communes; telles sont les principales et alléchantes inscriptions figurant sur l'enseigne, et elles paraissent bien effectivement constituer la réalisation de ce rêve chimérique : le gouvernement du peuple par le peuple.

Ne vous attardez seulement pas trop à lorgner cette enseigne, qui fait frémir de regret le cœur des uns et tressaillir d'espoir l'âme des autres...

Déjà tout à l'heure, dans un précédent chapitre, nous sommes entré et nous avons visité quelques pièces, nous avons vu notamment comment se fabriquait une élection municipale à New-York; montons encore un

étage et voyons comment a lieu une élection présidentielle.

* * *

Avant tout, un personnage apparaît au seuil de l'appartement qu'il convient de présenter au public : c'est le *boss*, le patron, comme nous dirions nous autres, personnage bizarre, hybride, qu'on ne rencontre dans aucun autre pays au monde et que ne produit aucun autre climat, qui est à la fois orateur et comptable, chef d'état-major et fourrier, maître de maison et cuisinier.

Le type le plus accompli de *boss* a été le sénateur Mark Hanna. M. Hanna, en effet, ne régissait pas seulement les destinées d'une ville comme Tammany; il régissait les destinées de toute la République : c'était un *boss* national...

Imaginez-vous une armée de 7,062,444 électeurs (c'est le chiffre des voix obtenues par M. Mac-Kinley en 1896); armée disséminée sur un territoire grand comme la moitié de

l'Europe et composée des éléments les plus hétéroclites et les plus divers, depuis le noir jusqu'au blanc; armée renfermant dans ses rangs des Irlandais, des Allemands, des Italiens, des Japonais, des nègres, des métis, toutes les races et tous les sangs; armée contenant des catholiques, des presbytériens, des épiscopéliens, des israélites, des libres-penseurs, des adeptes de Confucius et de Mormon, toutes les croyances et toutes les sectes. Imaginez-vous cette armée hybride, disparate, chaotique, cette véritable cohue humaine fondue et pétrie au point de ne plus former qu'une âme et qu'un corps, disciplinée comme une armée de soldats ne fut jamais, manœuvrant avec une précision et un ensemble qui tiennent du génie, augmentant ou diminuant selon les circonstances, battue parfois, ne se débandant jamais. Imaginez-vous maintenant un homme tenant dans sa main les fils de ces 7,062,444 individus, centralisant toutes leurs volontés, toutes leurs aspirations politiques, toutes leurs ambitions; imaginez-vous un instant

tout cela, et vous aurez une idée de ce qu'était le parti républicain aux États-Unis, il y a quelques années, avec le sénateur Hanna pour *boss*.

Pour arriver à un résultat pareil, il faut avoir le génie de l'organisation et il ne faut pas avoir trop de scrupules. M. Hanna avait le génie et il n'avait pas les scrupules. Pour lui, le vote n'était qu'une chose concrète, qui impliquait l'existence d'un votant, et ce votant n'était qu'un être humain soumis à toutes les influences qui guident les actions humaines. M. Hanna, avant d'être *boss*, n'avait pas seulement étudié la politique : il avait étudié aussi l'humanité et il avait bâti sa force sur ses faiblesses.

Il était arrivé à si bien assouplir et façonner son armée électorale que cette armée n'avait pas d'autre désir que le sien, d'autre préférence que la sienne.

Lorsque, en 1900, la Convention nationale républicaine se réunit à Philadelphie pour désigner les candidats à la présidence et à la vice-présidence, M. Hanna eut une fantaisie,

comme en ont parfois les despotes : il lâcha pour un instant les fils qu'il tenait dans la main et se refusa à formuler une opinion ou un avis sur le candidat à choisir pour la vice-présidence.

Alors on assista à un spectacle inoubliable : la Convention tout entière fut saisie comme d'une stupeur douloureuse. Eh ! quoi ! M. Hanna ne voulait plus tenir le gouvernail de la barque ! Eh ! quoi ! M. Hanna laissait voguer l'équipage à son gré et voulait que les délégués choisissent eux-mêmes un candidat ! C'était le bouleversement de toutes les traditions, l'abîme ouvert sous tous les pas ! Les délégués, à l'unanimité (ils étaient 926), décidèrent qu'ils ne voulaient pas de la liberté qui leur était donnée, qu'ils voulaient que ce fût M. Hanna qui choisît pour eux, et que son élection serait leur élection. Et les divers candidats à la vice-présidence eux-mêmes déclarèrent s'en remettre complètement et sans réserve au choix de M. Hanna.

M. Hanna, il faut lui rendre cette justice,

fut à la hauteur de sa mission : il choisit celui des candidats qu'il aimait le moins, celui pour lequel il ressentait même une aversion non dissimulée, mais celui aussi qu'il savait être ardemment souhaité par tout le parti : il désigna le gouverneur Roosevelt.

Ce faisant, il montra combien il peut y avoir d'intelligente grandeur dans l'âme d'un *boss* ; car ce qui fait la puissance d'un despote, n'est-ce pas de savoir distinguer entre les forces qu'il peut enrayer et celles qui sont irréductibles ? et n'est-ce pas de n'afficher son despotisme que lorsqu'il se trouve face à face avec les premières ?

Moins grand que le *boss* Hanna, mais non moins intéressant est le *boss* Hitchcock, qui mène aujourd'hui toute la campagne présidentielle en faveur de M. Taft.

M. Hitchcock a dirigé pendant longtemps le département des postes à Washington et il a acquis une connaissance merveilleuse de tous les employés qu'il a eus ainsi sous ses ordres. Pas un maître de postes, pas une directrice de télégraphe qu'il ne connaisse,

avec lesquels il n'ait été en rapport, qui ne lui doivent leur situation, leur avancement ou une promesse d'avancement. On comprend quelle merveilleuse force c'est, pour un *manager* électoral, d'avoir ainsi un agent dans chaque ville, même la moins importante, dans chaque commune, même la plus minuscule des États de l'Union. M. Hitchcock a, lui aussi, l'envergure d'un *boss* national. C'est un tacticien émérite. Il connaît comme pas un son échiquier politique et, chez lui, les émotions du joueur sont réduites au minimum : il joue à coup sûr. A cette heure, il occupe toutes les cases et son pion arrivera à dame quand il le voudra.

Il y a, d'ailleurs, d'autres *boss* encore : des *boss* moyens, comme M. Platt, ou petits, comme M. Murphy.

Un jour, il y a quelques années, je causais avec un Américain de New-York des affaires politiques de son pays, et je fus surpris de l'entendre parler tout le temps de M. Platt.

A la fin, je n'y pus tenir et je lui demandai :

— Mais qu'est-ce donc que M. Platt?

Il me regarda d'un air effaré, où entrait beaucoup d'étonnement et un peu de pitié, et me répondit :

— Platt, mais c'est l'État de New-York !...

Et c'était bien cela : M. Platt était suprême dans l'État de New-York, de même que M. Hanna était suprême jadis dans la République, ou que M. Hitchcock est suprême aujourd'hui dans les États du Sud. Il triturerait, lui aussi, de la politique chaque jour de l'année et, en moyenne, seize heures par jour. Seulement, tandis que M. Hanna, en qualité de *boss* national, ne regardait que les grandes lignes, M. Platt, en qualité de *boss* régional, pouvait s'attacher aux petits détails. L'un s'occupait de choisir le président et le gouverneur des quarante-cinq États; l'autre s'occupait de nommer les maires, les douaniers, tous les facteurs d'un de ces États.

Le *Times* racontait un jour l'histoire d'un

petit conflit qui avait eu lieu entre M. Platt et une partie des électeurs, au sujet de la désignation du maire. On entama des négociations. Un délégué des électeurs se rencontra à jour fixe avec l'agent de M. Platt. L'entrevue fut brève.

— Nous ne donnerons notre appui, déclara textuellement l'agent, qu'à un candidat qui, s'il est élu maire, viendra prendre nos ordres.

— Qu'entendez-vous par « prendre vos ordres »? s'enquit le délégué.

— Nous entendons que lorsque moi ou une autre personne représentant M. Platt nous dirons au maire : « Nous souhaitons que vous nommiez X..., Y..., ou Z... à tel ou tel poste », le maire nous réponde : « C'est entendu ! », et qu'il les nomme.

Dans cette simple phrase tient tout le bréviaire du *boss*. Au fond, ce personnage constitue une figure nouvelle. Jusqu'ici, les démocraties aboutissaient toujours à une oligarchie ou bien à un César. Le *boss* est un terme moyen.

* * *

Et maintenant, penchons-nous pour examiner d'un peu près le tableau d'une élection présidentielle aux États-Unis.

Il n'entre généralement dans l'alchimie électorale d'une démocratie qu'un très petit nombre de matières, et ces matières varient : chez nous, par exemple, c'est une mixture d'un peu de grandiloquence, de pas mal de petits verres et de beaucoup d'injures; aux États-Unis, on a recours presque exclusivement à la manipulation de l'enthousiasme populaire.

Il faut dire aussi que c'est un minéral formidable que l'enthousiasme anglo-saxon. Lorsque John Bull ou Jonathan cessent d'être granit, ils deviennent lave; leur rire a la sonorité d'un coup de poing, leur joie la force d'une catapulte; ils ne crient pas, ils rugissent; ils ne chantent pas, ils mugissent. Ils ressemblent à ces blocs de glace qu'on croit dormir paisiblement d'un sommeil éter-

nel : un jour, un rayon de soleil vient les frapper et le bloc paisible se transforme soudain en torrent furieux, dévastant tout sur son passage...

L'art du *boss* consiste à tracer d'avance le chenal où viendra se précipiter le torrent et à faire fondre le plus de blocs de glace possible au meilleur des moments.

« J'ai assisté à la séance de la Convention démocratique de Kansas City, écrivait en 1900 un témoin oculaire. Il ne faisait pas le moindre doute que M. Bryan serait désigné comme le candidat du parti démocrate à la présidence de la République, car, dans son parti, M. Bryan n'avait pas de concurrent. Mais l'art suprême de M. Croker, le *boss* de la Convention, consista à faire croire à chacun des délégués que la désignation de M. Bryan rencontrait dans tout le parti une opposition formidable, que sa candidature courait un très grand péril, et que, pour triompher, il y aurait à vaincre une résistance obstinée. Aussi, lorsque le résultat fut proclamé et que, du haut de la plate-forme,

on annonça que M. Bryan était désigné à l'unanimité comme le candidat présidentiel du parti démocrate, chacun crut avoir remporté une victoire des plus disputées, et la scène fut extraordinaire... Pendant trente-cinq minutes, montre en mains, je pus voir un millier d'hommes secoués par une véritable crise frénétique : les chapeaux volaient en l'air, et, lorsqu'ils retombaient sur le sol, ils étaient piétinés, écrasés, lacérés; des drapeaux s'agitaient au-dessus des têtes et frémissaient comme au souffle d'une tempête; des tables et des chaises furent brisées en mille morceaux; des cris furent poussés comme on en entend lorsque, dans les incendies, les femmes affolées implorent du secours. Il n'y eut pas un applaudissement, ou du moins le son d'aucun applaudissement ne parvint à mes oreilles au milieu de cette mer déchaînée où dominait le cri guttural et perçant des Indiens... Ce n'est qu'au bout de trente-cinq minutes que commencèrent les discours... »

La première substance que le *boss* fait en

trer dans la préparation de son explosif est donc, comme on le voit, la psychologie. Il connaît à merveille — je ne me lasserais pas de le redire, car c'est la note dominante de son caractère — les moindres ressorts du cœur humain, et il sait en jouer avec habileté.

La seconde substance est l'or. Ici, on touche au domaine du fantastique... En 1896, les *trusts* ont versé en une fois 25 millions dans la caisse de ce comptable modèle qu'était M. Hanna; en 1900, ils versèrent un peu moins, parce que la question monétaire était moins aiguë; mais ils versèrent encore. Les milliardaires donnèrent pour le moins plusieurs millions et les millionnaires plusieurs centaines de mille francs. Les clubs, les comités, les syndicats, les industries, les compagnies de chemins de fer et de navigation donnèrent. Une liste parut, d'ailleurs, dans les journaux, et je ne puis mieux faire, à titre de document, que de la reproduire intégralement ici :

ONT SOUSCRIT POUR LA CAMPAGNE ROOSEVELT

M. Edward Harriman.....	250.000 fr.
Le représentant des intérêts Vander- bilt.....	125.000
M. le sénateur Chauncey Depew...	125.000
M. James Hyde.....	125.000
Compagnie d'assurances l' <i>Equitable</i> .	50.000
M. Pierpont Morgan.....	50.000
Compagnie d'assurances la <i>New-York</i> <i>Life</i>	50.000
MM. Rockefeller, Rogus et Archi- bald (représentants de la <i>Standard</i> <i>Oil Company</i>).....	150.000
M. Speyer (représentant les intérêts des banques).....	50.000
M. Cornérius Bliss.....	50.000
Sept amis du sénateur Depew.....	175.000
Petites donations.....	100.000

1.300.000 fr.

Avec tout cet argent, on offrit aux élec-
teurs des excursions à la mer ou des voyages
à la campagne; on distribua des milliers
d'épingles de cravate aux hommes et des mil-
liers de broches de corsage aux femmes; on
tapissa les murs des villes de caricatures dif-
formes, gigantesques, effrayantes, représen-

tant selon le cas M. Mac-Kinley, M. Bryan ou M. Roosevelt; on fonda des restaurants gratuits et des épiceries économiques; on réquisitionna des fanfares pour faire de la musique chaque soir dans les villages, et on réquisitionna des couturiers pour faire chaque semaine des uniformes resplendissants aux fanfares; on paya certains noirs pour voter blanc; puis on paya des inspecteurs pour surveiller les noirs; puis on paya des surveillants pour surveiller les inspecteurs; on organisa des excursions pour aller visiter les candidats...

La visite aux candidats est, en effet, la chose la plus amusante et la plus typique de la campagne. Ah! cette visite aux candidats! Un matin, dans le Connecticut, le *boss* se met à battre le rappel de tous les ferblantiers de l'État. Il obtient de leurs obligeants patrons qu'on leur accorde quatre jours de congé, et il obtient d'une obligeante compagnie de chemin de fer qu'on les transporte par train spécial dans la villégiature d'un des candidats. Là, ils débarquent un soir, se forment

en colonnes de compagnie et, munis de torches, précédés d'une fanfare, ils marchent sur la maison du président. Sur les bannières, des noms de batailles s'inscrivent en lettres d'or: « La ferblanterie du Connecticut doit sa prospérité aux tarifs Mac-Kinley! » « Mettez Roosevelt à la Maison-Blanche et Bryan dans la soupe! »

Très calme, très souriant, le candidat présidentiel apparaît au balcon de sa maison. Il prononce un discours, dit en termes émus combien il est touché de cette démarche spontanée, combien elle lui va droit au cœur. Puis, lorsqu'on a fini de s'occuper du cœur du candidat, on songe à l'estomac des électeurs: dans les tonnelles du jardin et sur les pelouses du parc, on dresse des tables, on apporte des viandes fumantes, du *popcorn*, des *clams*, et, tard dans la nuit, le train spécial ramène dans leur pays les hommes repus, les bannières fripées et les torches éteintes.

Nous avons vu tout cela en novembre 1904; nous le reverrons en novembre 1908.

Tout l'Est votera pour William Taft et tout l'Ouest pour William Jennings Bryan. Et, le soir de la bataille, lorsque le *boss* Hitchcock, crayonnant quelques chiffres sur son bloc-note fera la récapitulation rapide du portefeuille républicain, tandis qu'un peu plus loin un autre *boss* fera la récapitulation du portefeuille démocrate, par la fenêtre arrivera à l'un d'entre eux l'écho mourant de clameurs, de chants, de hurrahs, de bravos !

C'est la démocratie américaine, ivre d'enthousiasme, qui acclamera le nom du chef qu'elle aura librement élu !...

FIN

CARLOS PÉREZ MALDONADO
MONTERREY, MEXICO.

TABLE DES MATIÈRES

AVANT-PROPOS.....	I
I. — L'ENTRÉE DE NEW-YORK :	
Aussi loin que mon regard s'étend, je n'aperçois que des reporters et des photographes. — Pas de vue panoramique, mais une leçon de rapidité journalistique. — Premières déclarations sensationnelles d'un interviewé qui n'a rien dit.....	1
II. — BABEL :	
A travers la ville géante. — Quelques réflexions philosophiques sur le pont de Brooklyn. — Une formule mathématique de progrès. — L'Amérique de 1908 est plus avancée que ne le sera la France de 1920.....	8
III. — INAUGURATION D'UN TUNNEL :	
Où l'on voit un chemin de fer passer sous un bras de mer et le président Roosevelt mettre en branle un train à 500 kilomètres de distance.....	19
	18